

## **Sans verbe ...**

Ecrire un texte sans verbe, avec comme référence la 4<sup>ème</sup> de couverture de "Je, d'un accident ou d'amour" de Loïc Demey :

*"Depuis, ma pensée se désordre. Mon langage se confusion. D'un commencement comme ça. Je voiture Adèle jusqu'à la gare de l'Est, elle se départ chez elle, distance d'ici. Bien trop lointain. Elle m'amour, je l'énormément, mais elle s'en retour. A trois centaines de kilomètres."*

---

**Texte M.W.– 26/06/2019**

## **Schoenbourg**

Préparation d'enfer, organisation géniale, repérage du parcours. Dimanche entre amis, randonnée partagée. Accueil chaleureux dans maison de famille typique. Cadre idyllique, temps délicieux. Dans un jardin magnifique, autour de la table bien garnie, qui sa salade, qui son dessert, découvertes culinaires, échange de recettes. Le verre de l'amitié, le café. Un concert privé, belle voix, harpe, instants de pur bonheur. Puis les jeux, jeux de lettres, jeux de mots, révisions littéraires, cadavres exquis. Cueillette de roses, petite leçon de botanique. Vaisselle dans la joie et la bonne humeur malgré l'approche de la séparation, pas envie mais... chaque groupe dans une voiture, retour vers la grande ville et le bruit. Que de beaux souvenirs. Vivement l'année prochaine.

---

**Texte C.Si.– 23/06/2019**

## **La tournée**

D'abord un tour. L'air de rien. Avec l'idée déjà. Avec l'idée, mais pour tout à l'heure, après le tour, habituel, l'air de rien. D'abord à gauche les chocolats, avec gingembre, sans gluten, noir de chez noir. Un long instant, comme si, les tablettes dans la main, la main sur les étiquettes. Puis les céréales. Ah les céréales ! Boîtes, sachets, fermés, hermétiques, conserves, céréales pour le déjeuner, mélange spécial ligne, sveltesse et bonheur, vitamines pour le foie, la santé, l'humeur. Le tour. Derrière, les légumes, ça les légumes, bien ensachés, et même pesés à la demande, alors un tour, les oranges plus de saison, les papayes et les goyaves, dommage, trop de camion, trop d'avion, trop d'océan, mais les fraises, ok, d'à côté. Non, le tour. Encore, tranquille. L'air de rien. Toujours le regard sur les objets, les articles, les prix, les étiquettes. L'air de rien. Alors, allez, le coin du bricolage, pourquoi pas ? des ampoules led maintenant, que ça ! et puis la papeterie, petit coin, petite surface, petite attention. Sourire aux vendeuses, excuses aux clients parce que, rien, parce que seulement comme tout le monde. Encore un tour, un dernier, l'entraînement, et puis vers là-bas. Devant, vers les caisses. Le rayon essentiel. Le rayon suprême. Le rayon insensé. Le rayon souverain. Un chaudron de suggestions, une marmite de désirs. Là- bas. Gloss, transparents, nacrés, mats ou laqués. Quels frissons de plaisir. Le tube dans la main, tous les tubes, enfin beaucoup, glamour, brillant 07, grand rouge, l'absolu rouge, café bonheur, rouge fini, rouge drame, rouge in love. Lequel ? Lequel avec la tenue bleue nuit ? Lequel ? Dans les mains, trois rouges, un de trop, dommage, mais deux. Deux. Les mains devant la bouche, les tubes dans la manche de la doudoune. Fraîcheur et roulade contre l'avant-bras. Les bras pliés, poches cachées pour rouges à lèvres invisibles. Devant la caisse, sourire, remarque à la caissière pour sa frange coupée. Frisson devant la machine détectrice. L'air de rien, comme ça, par les portes, mine dégagée, sourire au vigile, petite conversation anodine. Puis départ. Départ, tranquille, sans hâte, les tubes froids glissant, les rouges déjà au poignet, les lèvres déjà voraces. Pour bientôt. Pour tout de suite devant le miroir. Loin. Enfin pas vraiment loin, tout près. Vite. Mais attention. Lenteur calculée des gestes. Frisson. Dernier frisson.

---

**Texte C.B. – 30/04/2019**

Déambulation

Rendez-vous pour une visite au Musée de la Monnaie avec l'artiste Subodh Gupta, ou plutôt avec ses œuvres rassemblées en une exposition exceptionnelle, première rétrospective en France.

Juste après l'entrée, un arbre de métal au milieu de la cour intérieure. Sur chacune de ses branches, des coupes, des tasses, des écuelles en inox. Taches d'ombre et de soleil sous ces étranges feuilles immobiles... Après un tour au ralenti des touristes autour de cet arbre d'accueil, déambulation dans l'ombre fraîche de la succession des salles. Surprise à chaque débouché sur les seuils : miroirs convexes et concaves, couleurs vives de sculptures étranges, torsions des formes, trous dans les murs, dégueulis de détritiques, pièges pour les yeux captifs des profondeurs d'un projet hors du commun : une cuisine artistique pour la faim de tous les ventres de l'Inde ! Et voilà devant nous un crâne, incroyable en taille et volume et brillance, en plein au centre d'un vaste salon d'apparat, au sol en damier noir et blanc. Son titre ? « Very hungry God ». Incroyable amalgame d'ustensiles de toutes tailles, organisation subtile, en rangs guerriers, de tasses, coupes, gobelets en inox à la gloire du Dieu Faim, bourreau tyrannique des Hommes... Quel écho en hommage aux millions de pauvres dans le monde !

Et du métal encore ailleurs, partout, couleur de poussière, de soleil ou de sang, sur des vélos cabossés, des caddies pleins d'affaires de migrants, des objets en cascades immobiles derrière des fenêtres. Dans une des dernières salles, une immense barque de bois, debout presque jusqu'au plafond, d'un seul tronc d'arbre, et dedans une lourde grappe de récipients de grès bruns, comme des réserves d'eau, comme des grains de raisin, comme des naufragés en tas sur un canot de sauvetage au bord de l'abîme, dans une houle sous l'orage...

A la sortie, dans une petite cour annexe, encore une dernière voiture-sculpture, vitres obscures de peinture-poussière, déchet de la consommation, comme un ready-made protestataire. Un regard d'adieu à l'arbre majestueux de l'accueil, attirance malicieuse des visiteurs. Dehors, retour à l'empire du soleil d'été. //

**Texte C.B. – 30/04/2019**

L'amour parricide

Pour Grégoire aujourd'hui journée exceptionnelle, pierre blanche. Espoir joyeux de son cœur, saut hors du lit, un bond à la fenêtre. Attaque de la rumeur en pleine figure. Moteurs en colère dans un intense trafic le long du quai, montée des gaz jusque dans la chambre. Derrière lui, par terre, les habits de la veille en désordre, vers un sommeil sans rêve.

Un petit crachotement dans le coin cuisine, avertissement de la préparation du café noir. Ejection automatique de la capsule dans l'évier. Emotion de Grégoire au souvenir d'hier soir, lorsqu'il regard de Nathalie sur lui à la sortie des bureaux. Il enfin l'idée d'une invitation pour un verre, là tout de suite, avant le soir ? Tout simple en fait ! Et elle, consentement, la tête un peu de côté, un sourire ambigu aux lèvres.

Au bout de la rue, arrêt au premier bistrot sur le trottoir. Pourquoi lui sensation tellement ridicule ? Pourquoi ce ver de déplaisir dans son cœur en chamade ? Trop facile d'un coup ? Elle, la sublime collègue, la femme canon, enfin un moment avec lui ! Et elle, séduction torride avec son air de madone derrière le guéridon et le verre de porto ! Heure propice, entretien tout bon, même si le silence entre eux une éternité difficile. Elle sur ses gardes, obstinément aimable mais sourire sec et résistance à ses avances. Lui peu courageux, mains moites, plusieurs tentatives de paroles légères. Puis soudain, lui une idée : une balade au bois ce we ?

Et voilà ! Tout simple, deuxième victoire : elle ravie, enfin cadeau d'un rendez-vous – en plus chez elle, ce samedi matin, le temps pour un petit déjeuner en toute simplicité, et puis une promenade au bois, et puis une collation sous la tonnelle chez Mimile. Alors, la mignardise, elle lui cadeau peut-être, avant ou après ?

A cette évocation, brûlure dans la poitrine de Grégoire, et du café trop chaud sur sa langue impatiente. La douche fissa, des habits propres fissa itou. Zut, le pantalon trop large, la chemise trop foncée, tant pis, pas le temps, impatience d'un plaisir enfin proche. L'avenue au delà du pont, puis deux arrondissements d'un bond, une bonne heure jusqu'à chez Nathalie.

Il nette préférence pour la marche à pieds, trop de stress pour le regard bovin des gens dans le bus. Et puis comme ça, tout loisir pour le rêve depuis bientôt un an autour de... Nathalie. Ah la jolie secrétaire de son père, fraîche, jeune et en plus indispensable au bureau ! Depuis son introduction dans l'étude d'architecte de son paternel de directeur, Grégoire vision hallucinée de Nathalie sur ses genoux. Il enfin de tout près le nombre de ses charmantes taches de rousseur, en prairie sur son nez et ses joues... Et là, tout à l'heure, bientôt, comme un ouragan, un tsunami de bonheur, elle pépite de son consentement. L'amour en bouton, de passion et dentelles, le meilleur moment.

Bon, nous y voilà, juste après le coin de la rue. Le numéro sur la porte au bout du regard. Mais quoi ? Un dos familier devant lui... Quelqu'un de connu ? Une hésitation mortifère... Mais oui, son père ici ! Vers où ses pas ? Un doute, puis un soupçon affreux. Pas chez elle, quand même... Ils vraiment des salauds... Précipitation de Grégoire sous un porche, juste avant l'immeuble. Son père arrêt fatal devant chez elle. Sonnette ou code ? Code connu !!! Disparition de la silhouette dans l'entrée. Grégoire sur ses talons et tous deux dans l'obscurité de l'entrée d'immeuble. Déjà son père d'un pas ferme vers l'ascenseur. Mais demi-tour sur place, face à Grégoire : Quelle prétention ! Toi, le rival de ton père, comment pas mort de honte ? Mon privilège de conquête, ma maîtresse !!! Ah ! Espèce de coquin, je te ... !

Pas le temps pour la fin de la phrase. Le coup de poing en pleine tronche, défiguration instantanée, sang sur la belle chemise. Evanouissement puis mort promise du père par le fils fou de rage. Dures mains vengeresses autour de son cou. Jambes molles, étouffement, relâchement sur le sol. Infortune de nos deux hommes, mâles en mal d'amour mais haine rivale plus forte que la conquête !... //

---

## **Journal intime**

*Ecrire un extrait du journal intime d'un animal (texte d'une demi-page).*

---

**Texte C.B. – 04/09/2018**

22 septembre, 19 heures :

Non, mais quelle aventure !... Bon, la route était déserte, pas de bruit de moteur, ni à gauche, ni à droite... Je me suis dit allons-y. De toute façon, même s'ils foncent, les crétins pressés qui s'emmerdent à traverser la forêt sur ces routes toutes droites, ils ont qu'à s'arrêter. C'est toujours ce qu'ils font d'ailleurs quand j'arrive pour traverser. Les freins hurlent, les pneus dérapent sur les bas-côtés, toujours plus loin vers les fourrés. C'est pour ça que je me blesse le groin avec les gravillons qu'ils font gicler évidemment là où je trouve les meilleures racines et les champignons moelleux sous les feuilles. Et que j't'envoie des « Oh, tu as vu ? Un sanglier !... », « Attention, regarde là, derrière le tronc ! », « Il va traverser sans regarder ! ». Et encore : « Qu'est-ce qu'il est gros celui-là ! Heureusement qu'on l'a vu à temps. Tu imagines la bosse ?! Il serait même capable de nous crever le radiateur avec ses défenses... » Et tutti quanti. Ils ne savaient pas si bien dire...

J'en ai un peu marre de cette sale réputation qu'ils m'ont donnée : moi, un voleur de choux ?! Non, mais qu'est-ce qu'ils croient ? Il y en a que pour leurs sales jardins, ou leurs champs à perte de vue, où il y a pas moyen de se cacher pour bouffer en paix ! Comme si j'avais le choix ! C'est sûr, les glands, c'est bien meilleur, plus parfumé, croquant et tendre à la fois... Pas comme ces horreurs qui puent sur pieds après récolte et de toute façon, mettent de la tempête dans le ventre dès qu'on les digère. Non, je ne suis pas un mangeur de choux, messieurs, il n'y a que les vrais chasseurs qui le savent, ceux à qui je fais un pied de nez chaque dimanche quand ils viennent me chercher...

Mais là, je me suis fait méchamment avoir. Voilà un combi peint en jaune vif qui arrive en ronronnant gentiment, tout loin là-bas. J'étais encore à 100 mètres derrière les sapins. Je me suis dit que j'avais largement le temps, hein, avec ces vieux soixante-huitards rêveurs, au bout du rouleau, à rouler tout lentement pour pas polluer et surtout user moins d'essence... Eh ben, non, cette fois j'ai raté mon coup. Au moment où je débouchais entre les orties du fossé pour franchir au petit galop la chaussée, paf ! ils étaient là, direct devant mon nez et je me suis retrouvé à leur défoncer la porte coulissante... Après, ils m'ont couché à l'arrière, sur la bâche de leur remorque. Ils pensaient que j'étais mort. Mais je me suis dépêché de leur tirer ma révérence et de filer fissa, ni vu ni connu, au prochain tournant qui m'a aidé à basculer sur la

route. Ouf ! Qu'est-ce qu'on va rigoler avec les copains quand je vais leur raconter !...

---

### **Une courte nouvelle**

Début : "A neuf heures du matin, tandis que nous prenions le petit déjeuner sur la terrasse du Habana Riviera, un terrible coup de mer en plein soleil emporta plusieurs automobiles".

Fin : "Elle rêvait."

C'est ainsi que commence et se termine la nouvelle "Un métier de rêve" figurant dans le recueil "Douze contes vagabonds" de Gabriel García Márquez.

*Ecrire un texte d'une demi-page commençant par la phrase de début et se terminant par la phrase de fin, ou à l'inverse commençant par la phrase de fin et finissant par celle du début.*



-----

**Texte A-M.F-F – 05/09/2017**

A 9 heures du matin tandis que nous prenions le petit-déjeuner sur la terrasse du Habana Ribiera, un terrible coup de mer en plein soleil emporta plusieurs automobiles.

Des automobiles comme vous n'en avez peut-être jamais vues, non, des limousines issues d'une époque où les voitures étaient conçues pour les amateurs de luxe et de puissance motorisée. Des engins dont le claquement de la calandre scintillant dans le soleil vous permettait de voir à distance, des machines au volant desquelles on pouvait se pavaner, sillonner majestueusement le Malecon ou au contraire le franchir d'un seul vrombissement.

Mais ces vieilles dames nommées Stutebaker, Pontiac ou Chevrolet, autrefois si dignes et si

brillantes n  
parfois m  
ê  
me transform  
é  
es en fant  
ô  
mes claudiquants.

Qui après cette vague pourrait les faire revivre, rappeler l'image si délicieusement désuète qui animait le touriste, retenir encore un peu ces ann

é  
es si difficiles mais si singuli  
è  
res avant de nous jeter dans le chaos annonc

é  
. Dans le regard d  
,

Almudena flottaient les ombres du pass

é  
, elle r  
ê  
vait.

---

### Texte C.Si. – 29/06/2017

A neuf heures du matin, tandis que nous prenions le petit déjeuner sur la terrasse du Habana Riviera, un terrible coup de mer en plein soleil emporta plusieurs automobiles. Pene sursauta, agrippa mon poignet faisant gicler de la marmelade de mangue sur mon pantalon en lin blanc, et elle bredouilla, Partons ! Il faut partir, rentrons, ça va tout emporter ! Elle se mit debout, pâle, vibrante, incertaine. Pene tu as vu ce que tu viens de faire ? Je lui montrai les dégâts sur ma jambe, elle tapa du pied, Mais tu comprends rien ! Harry, tu comprends rien ! ? On va tous y passer ! Et toi tu te préoccupes de ça ! Tu penses donc toujours qu'à toi ! Allez viens, on part, je reste pas une minute de plus dans ce lieu pourri ! Pourri ? Elle en avait de bien bonnes ! On ne

peut pas vraiment traiter de pourri « Le Riviera », mais peut-être que j'avais un peu trop surestimé la donzelle. Sans doute avait-elle une certaine difficulté à apprécier l'éclat et le faste d'un tel hôtel, j'en conviens, je l'avais en effet sortie de ce bouiboui auvergnat où elle exerçait la digne fonction de serveuse, un week-end où je m'étais égaré à aller faire l'acheteur vers Le Puy en Velay. Sans doute, oui. Je vieillis... Et puis elle commençait à m'agacer avec ses sautes d'humeur, ses petites envies, ses minuscules intérêts. Oh ! Même son joli petit cul m'ennuyait.

Alors, non, partir ? Non ! Elle rêvait !

---

### **Texte D.Sz. – 25/06/2017**

A 9hs du matin, tandis que nous prenions le petit déjeuner sur la terrasse du Habana Riviera, un terrible coup de mer en plein soleil emporta plusieurs automobiles.

Marion et son ami regardèrent, médusés, l'eau envahir la rue. Au bar, on annonça qu'un gigantesque météorite venait de s'abîmer dans le golfe du Mexique. Un raz de marée était prévu. Le chaos !

Marion, ne vas pas à l'école, tu t'occuperas de tes deux petits frères. Surtout, ne sortez pas de la maison, lui dit sa maman, paniquée. Le papa n'était pas rentré depuis la veille. Le bruit courait que la gestapo avait arrêté des hommes dans le quartier.

Mon ami quitta l'hôtel. Les bruits familiers de la ville se turent. Un grondement assourdissant les remplaça. Je montai dans notre chambre et de là, vit le ciel s'assombrir et une houle immense arriver sur nous. Au loin, un paquebot fit hurler sa sirène, semblant vouloir tirer la mer au large avec lui. Chaos-Stupeur- Panique-

Marion et ses frères attendirent toute la journée le retour des parents. Elle vit alors les soldats descendre la rue, pénétrer dans son jardin et envahir sa maison..

Je fermai la porte de notre chambre. Mais bientôt, l'eau se glissa sous la porte, avança muette et brillante. Elle envahissait mon espace !

Elle rêvait.

---

### **Augmenter ...**

"Je mis les doigts sur mes lèvres, exigeant le silence absolu, j'allumai la lampe jaune du coin et je composai la combinaison du coffre-fort : six un cinq quatre deux huit." (extrait de "Confiteor" de Jaume Cabré).

*Augmenter : le premier et le dernier mot du texte d'origine sont les premier et dernier du texte augmenté, qui contiendra également tous les mots du texte d'origine dans l'ordre. Se limiter si possible à une demi-page.*

---

**Texte A.T. – 14/03/2017**

Je mangeais son visage des yeux, mis mon regard dans ses prunelles couleur ciel d'orage. Les  
bras tremblants, j'approchais ses mains de mes seins, mes  
doigts  
délicatement se posaient  
sur  
sa nuque. J'approchais  
mes  
lèvres des siennes, les effleurant, et déposais un baiser sur son cou. Mon désir  
exigeant  
faisait battre mon cœur à une allure folle, repoussant  
le  
silence dans un abîme  
absolu

J'allumai  
ses sens, la chaleur de son corps l'attestait.  
La  
lampe auréolée de lumière  
jaune  
éclairait faiblement la salle de bains,  
du  
coin où nous nous tenions nous la devinions à peine. Je serrai ses épaules,  
et  
je me  
composai  
un sourire de circonstance, énigmatique. J'ouvris  
sa  
combinaison de travail, il poussa un cri puissant : il avait  
du  
coffre ! : il était  
fort  
de poitrine, au moins  
six  
mains pour en faire le tour.  
Un  
cinq à sept à  
quatre  
heures de l'après-midi, avec  
deux

fuites d'eau dans la maison, j'étais véritablement bien allumée pour exécuter un grand huit

.

---

### Texte C.Sc. – 23/01/2017

Je mis des gants avant de passer les doigts sur la serrure pour juger de sa solidité. Un soupir s'échappa de mes lèvres, j'étais presque déçu que ça s'annonce si facile. Un mécanisme exigeant de moi aussi peu d'efforts, c'était assez surprenant. La serrure céda vite et dans le silence le plus absolu

.

J'allumai la lampe torche, et promenai son halo jaune autour de moi, dans ce grenier où devait m'attendre le gros lot. Du coin le plus éloigné, dans un bric-à-brac invraisemblable, émergèrent les contours du vieux coffre en bois que Chloé m'avait décrit. Tout cela était bien facile et en me dirigeant vers le coffre, je composai mentalement le texto que je lui enverrais pour la féliciter d'avoir si bien repéré les lieux. Cette brave Chloé, on a toujours bien travaillé ensemble et malgré mes nombreux écarts, elle m'aimait toujours. Je retirai fébrilement la pile de vieilles nippes – combinaison d'un autre âge, châle, vieux chapeaux – du dessus du coffre . Je fus

fort

surpris dès que je l'eus ouvert, car au lieu du butin attendu, il y avait

six

articles de journaux, l'

un

parlant de notre fameux casse au casino, les

cinq

autres relatant mes frasques avec quelques beautés de passage. Le temps de comprendre que Chloé m'avait piégé, elle était sortie de sa cachette et pointait son arme sur moi. Elle tira à

quatre

reprises, c'était plus qu'il n'en fallait pour m'envoyer ad patres, comprenant en un éclair qu'elle

ne m'avait jamais rien pardonné. C'est ainsi, sous la vengeance de Chloé et non pas comme on

le raconte, sous les balles d'une bande rivale, que je suis mort en

deux

mille

huit

.

---

## **Texte S.B. – 21/01/2017**

Je n'avais jamais vu cet homme auparavant. Il était plutôt bien mis, vêtu d'un costume sombre et d'une chemise blanche. L

es doigts

passés négligemment dans ses cheveux avaient un peu discipliné ses boucles. Il lisait sur mes lèvres

comme je lisais sur les siennes depuis quelques minutes. Le restaurateur exigeant le silence absolu

pour cette soirée un peu particulière, où le dîner devait se dérouler sans un mot afin que tout un chacun puisse déguster en toute concentration les mets délicats du chef, les participants, dont j'étais, s'étaient installés autour de la table. Chacun ignorait tout des autres convives, un carton

portant notre prénom et placé devant les verres indiquait notre place. J'étais donc assise en face de cet homme et l'on venait de nous servir une coupe d'un excellent champagne. Un menu était placé à côté de chaque assiette mais je ne sais pour quelle raison, le mien manquait. Mon vis-à-vis me lut donc obligeamment le nom du cru et l'année de vendanges. De ses lèvres ne s'échappait aucun son, mais son articulation était parfaite, et comme il ne portait ni barbe ni moustache, la lecture labiale en était facilitée.

J'allumai discrètement mon téléphone afin d'en consulter l'heure, je ne porte jamais de montre. Vingt heures, le repas commençait à l'heure prévue, je ne rentrerais donc pas trop tard, je pourrais entamer la rédaction de mon article sitôt à la maison. La mise en bouche se révéla originale, à base de fraise et de foie de morue. Heureusement que mon voisin d'en face m'en délivra le libellé à voix muette, je n'aurais pas forcément débusqué la pointe de pastis qui liait les saveurs. Les autres convives dégustaient en silence, évitant de se regarder pour ne pas rompre la concentration presque palpable autour de la table. Lorsque Frédéric, nous avons échangé nos prénoms après « les frivolités de l'étang », m'annonça le « mouillon de boulet au poivre bouge, magret futé et feuillu d'hiver », je compris que la soirée s'annonçait cocasse et qu'il était temps que je travaille ma lecture sur les lèvres. Réprimant de justesse un éclat de rire bruyant qui aurait indigné la tablée, je me concentrai sur la lampe jaune du coin le plus éloigné de ma place

et je

me

composai la

mine en accord avec le plat, subtile

combinaison

de gaité contenue et d'attentive componction.

Vers minuit, juste avant le « Délice de Colombie » que Frédéric prononça silencieusement

« café », nous avons échangé trente-deux sourires et entamé de multiples conversations

aphones. Il éclata enfin d'un rire libérateur et bref. Pas assez bref cependant, je pus constater

comme toute l'assemblée consternée qu'il avait

du coffre

, qu'il riait vraiment

fort

... Et qu'il avait du charme, beaucoup de charme...

Il cessa de rire, conscient de l'émoi qu'il suscitait parmi les convives, et découvrant mon sourire

ravi, il fit de la main le geste d'approcher un téléphone imaginaire de son oreille et articula de

ses lèvres silencieuses « zéro

six un cinq quatre deux

... ».

Les autres chiffres échappèrent à ma compréhension. Il les griffonna sur le menu qu'il me

tendit.

Je l'appelai dès le lendemain. Sa voix que j'entendais pour la première fois me plut. Il rit



d'entendre la mienne, haut perchée et me donna rendez-vous à la foire du trône, près du grand huit

...

---

**Texte CMLG – 03/12/2016**

Je pénétrai lentement dans la pièce, et mis instinctivement les deux doigts de ma main gauche rougis par le froid et un peu gourds,

sur

le bout de

mes

deux

lèvres

tremblantes,

exigeant

du regard

le

total

silence

, afin qu'il soit

absolu

.

J'allumai doucement et avec précaution la vieille et précieuse lampe de verre jaune, posée sur la table ronde du salon, dans le coin  
, à côté de la cheminée,  
et  
bien que ne l'ayant pas fait depuis très longtemps,  
je composai  
rapidement la machiavélique  
combinaison  
du  
coffre  
, pas si  
fort  
que cela, puisque je pus l'ouvrir en faisant le chiffre  
6  
, car nous étions 6 enfants, le chiffre  
1  
parce que j'étais le premier, le  
5  
, parce les 5 autres frères et sœurs, le  
4  
, car notre fratrie compte 4 filles, le  
2  
pour les deux garçons, et enfin le dernier chiffre, nos deux parents et nous six, ce qui faisait  
8  
.

---

**Texte CSi. – 22/11/2016**

Je mis les doigts sur mes lèvres, puis sur les siennes, ses yeux s'agrippèrent aux miens, nous ne bougions plus, sens en alerte, membres tendus en attente d'un raclement de chaise, d'une ouverture de porte, d'un appel d'en bas, signes qu'il faudrait déguerpir au plus vite. Rien ne vint. Il regarda par la rampe, je m'approchai de la fenêtre pour examiner la cour. La pochette était

légère, gonflée, je l'avais glissée sous mon pull entre la poitrine et la taille, refermant complètement la fermeture éclair de mon blouson pour bien la masquer. Il se retourna vers moi, hocha de la tête pour nous indiquer que la voie était libre, commença à descendre puis se retourna à nouveau et d'une torsion du poignet me demanda où je l'avais mise, la pochette en soie grise. Il faisait le guet, c'était sa mission, chaque fois, et chaque fois il en était frustré. Mais il savait bien que c'était comme ça. D'une pichenette, je lui fis signe de poursuivre la descente. Au pied de l'escalier, nous allions affronter le tronçon le plus délicat, passer devant la porte de la cuisine ouverte où normalement Sylviane préparait le dîner. Un frottement régulier et des heurts doux nous indiquèrent qu'elle était sans doute en plein glaçage de choux et d'éclairs. Nous nous coulâmes le long du mur, moi la première, toujours, tâchant de ne pas buter contre le boîtier des clés, je glissai un œil à l'intérieur de la pièce, Sylviane fourrageait dans un placard, je tendis le pouce vers le gamin en guise de succès. Nous traversâmes la zone exposée, deux fantômes furtifs et plongèrent vers la porte d'entrée. L'ouvrir fut un jeu d'enfant, Sylviane ayant décidé à ce moment-là de rincer à grande eau ses saladiers de travail.

Nous courûmes le long du quai, ne saluèrent ni le vieux Thomas, assis résigné sur son banc, tentant vainement de distraire sa solitude à grands coups de canne dans les cailloux, ni la fille Nauton, qui depuis le week-end précédent me battait froid parce que j'avais flirtouillé avec son amoureux lors du bal des pompiers. En tout cas, le gamin, lui, m'avait dépassé et fonçait vers la maison de la grand-mère, celle devant laquelle le linge séchait sur un fil tendu entre deux poteaux. Elle, l'Emilie, était de la branche pauvre et elle gagnait son café en faisant les lessives du notaire, encore maintenant. Elle vieillissait l'Emilie, le blanc des torchons virait au gris, et elle pestait contre cette eau si peu calcaire qu'il lui fallait faire au moins trois rinçages, crevassant tant et plus ses mains déformées. Il me fit signe de me dépêcher, il ne fallait pas que quelqu'un nous voie, nous reconnaisse. Allez grouille-toi qu'il me lança lorsque nous pénétrâmes dans la pièce sombre du bas. Tu l'as me lança-t-il impatient ? Non c'est toi, mais chuut ! Tais-toi, bon sang ! Elle peut entendre ! Mais non, elle est là-haut, sourde comme un pot ! Tais-toi je te dis. E xigeant le silence absolu,

je sortis de mon blouson la pochette grise, et lui indiquai sa poche de pantalon. Il fouilla et avec un grand sourire me tendit le papier qu'il y trouva. Obscure, la pièce était encombrée de vieux vélos, d'une vieille table de ferme croulant sous des jardinières ébréchées, l'un de ses murs était tapissé des restes d'un plancher. Nous nous dirigeâmes vers l'évier en grès posé sur une vieille caisse de munitions, je la déplaçai légèrement pour laisser apparaître, dans une cavité du mur, un petit coffret en métal brillant. Je le déposai sur la table, le cadran à molettes vers moi et j'allumai la lampe jaune du coin.

Le gamin me collait au corps, agité, je le sentais presque défaillir. Allez, montre ! Tu crois que c'est la bonne ? Moi j'en étais sûre, que cette parure-là était la sœur jumelle de celle que nous avions déjà subtilisée et déposée en sécurité, ici, derrière la plinthe d'un mur délabré, mais je voulais le faire marner, un peu, pour lui faire payer son manque de rigueur tout à l'heure, devant la chambre de la mère. Il avait bien failli nous faire coincer ! Comment aurions-nous expliqué notre présence à cette heure-là dans sa chambre, hein ? Il y avait peu de chances, c'était le jour où mère recevait, trois tables de bridges, alors ... mais quand même, il fallait le dompter ce gamin, la prochaine fois, il faudrait peut-être que je change de second, on verra ! Le gamin sautillait, me bourrait les côtes de coups pour m'inciter à finir. Je lui enfonçai mon coude dans le

ventre pour le stopper net, il se plia en deux suffoquant. Je lui tapotai l'épaule, bon, alors tu regardes ?  
et je composai la combinaison du coffre-fort : six un cinq quatre deux huit."

---

**Texte B.M. et M.D. – 13/09/2016**

Je mis mes doigts sur mes lèvres gercées par le froid pour atténuer la douleur. Toutes ces nuits se ressemblaient: le froid, l'obscurité, l'ennui. Comme hier, comme avant-hier, comme toutes les nuits, je tenais la garde de la villa, fermant en alternance l'œil droit, puis l'œil gauche pour économiser la moitié de mes énergies visuelles.

Mais cette fois-ci, il y avait quelque chose d'inattendu. Quelque chose qui attirait mon regard. Dans le noir, j'aperçus deux silhouettes qui s'approchaient à pas de loup. Elles avaient l'air bien décidé d'entrer dans la maison. Depuis quinze ans, tel qu'un personnage de Buzati, j'attends ce moment qui justifie de ma fonction de gardien de nuit. Le cœur battant, j'observai leurs mouvements gracieux et déterminés. -Ne t'excite pas dans une situation exigeant le silence absolu,  
me dis-je. - Reste serein !

Mais quel défi ! Puisque revenaient les souvenirs d'enfance quand la petite clochette agitée par le curé pour inviter à un moment d'introspection déclenchait chez moi toujours un irrépressible faux-rire.... Respirer ... Ouff, je me sentais devenir maître de mes réactions et réussir à me concentrer complètement dans l'observation des deux apparitions. Elles s'apprêtèrent courageusement à franchir les limites d'intimité d'autrui que j'étais censé protéger.

Une envie me saisit à les joindre. Je me lançai alors vers eux. Ils poussèrent un cri. Je les avais effrayés. Paniqué, les mains tremblant, j'allumai la lampe du coin du jardin pour mettre en lumière cette affaire.

“Ne craignez rien. Je suis avec vous. Je vais vous aider. Je connais les lieux. Suivez-moi.” Je réalisai à l'instant même que ce fut l'opportunité à ne pas manquer. Dans une fraction de seconde, je calculai que les richesses croupies dans le coffre-fort devraient représenter bien plus que je pouvais gagner dans ma vie entière à faire le chien de garde accroché à son maigre salaire.

Une fois mes deux complices acquis, je les invitai à me suivre avec une pointe de fierté dans ces lieux que je connaissais si bien. Je composai la combinaison du coffre-fort et laissai le compagnon ouvrir la porte avec cérémonie.

## **Fin I**

A notre grande surprise une lumière s'alluma et nous dévoila le contenu du coffre: Un vide total un petit bout de papier au milieu du rien. Décontenancé, je le sortis et lus ce qui y était griffonné : téléphonez au 06 36 15 42 08.

## **Fin II**

Une vague de froid nous saisit. Elle nous fit frissonner. Une lumière s'alluma et on dévoila le contenu du coffre: 6 oeufs, 1 concombre, 5 saucissons, 4 citrons, 2 mottes de beurre et malheureusement  
cannettes de bière par pack de  
8.

---

**Texte C.R. – 13/09/2016**

Je saisis le verre, le mis sur le guéridon, y trempai les doigts pour en sortir les glaçons que je  
jetai par terre, ne supportant pas le contact de la glace  
sur  
mes  
lèvres  
. A part ça, je ne suis pas  
exigeant  
. Le maître d'hôtel  
le  
sait, qui opère en  
silence  
, et ne m'a jamais pris pour un tyran  
absolu  
. En mission ce soir-là, j'  
allumai  
sciemment la petite minette qui se tenait au bar, près de  
la  
lampe, dont l'abat-jour lui donnait un teint  
jaune  
de mandarine ictérique. Manifestement, la demoiselle n'est pas  
du  
coin, et sirote son martini en affichant la moue renfrognée de la maîtresse un peu sotté à qui on  
a oublié de faire la leçon.  
Et  
si Bob m'avait bien renseigné, elle devait être furax contre Big Tony qui lorgnait sur une  
danseuse exotique.  
Je  
me  
composai  
un sourire tendre, un peu canaille, dont je sais qu'il est efficace, et emballai rapidement la jeune  
gourde qui, séduite et surtout ivre de rancœur alcoolisée, me conduisit jusqu'à la chambre que  
lui avait réservée Big Tony.  
Là  
, elle fit tomber sa robe, dévoilant une  
combinaison  
de soie des plus affriolante. Je lui servis un nouveau verre, bien tassé au somnifère. Un baiser  
et bonne nuit. La fille me m'ennuierait plus. Je m'approchai du  
coffre-fort  
. En  
six  
minutes, je vins à bout de la serrure. La porte s'ouvrit sans bruit. La fille ronflait toujours. Dans l'  
un  
des  
cinq

compartiments, je trouvai les

quatre

sachets de diamants sur lesquels Bob m'avait rencardé, et qui finirent dans ma poche. J'allais refermer et disparaître, quand je remarquai une bobine de film. En la déroulant rapidement devant la lampe, la surprise fut telle que je faillis m'étrangler.

Deux

choses me vinrent à l'esprit : que maintenant je savais ce qu'il s'était passé le vingt-deux novembre soixante-trois, et que Big Tony allait payer une fortune pour récupérer ce foutu film.

J'adore le super-

huit

.

---

## **Le dinosaure**

[suivre le lien](#)

## **Les Ménines**



[suivre le lien](#)

## **La treizième nuit**

[suivre le lien](#)

## **La vieille dame au caddie**

[suivre le lien](#)

Je mangeais son visage des yeux, mis mon regard dans ses prunelles couleur ciel d'orage. Les  
bra  
s tremblants, j'approchais ses mains de mes seins, mes  
doigts  
délicatement se posaient  
sur  
sa nuque. J'approchais  
mes lèvres  
des siennes, les effleurant, et déposais un baiser sur son cou. Mon désir  
exigeant

faisait battre mon cœur à une allure folle, repoussant  
le silence  
dans un abîme  
absolu

.  
J'allumai  
ses sens, la chaleur de son corps l'attestait.  
La lampe  
auréolée de lumière  
jaune  
éclairait faiblement la salle de bains,  
du coin  
où nous nous tenions nous la devinions à peine. Je serrai ses épaules,  
et je  
me  
composais  
un sourire de circonstance, énigmatique. J'ouvris  
sa combinaison  
de travail, il poussa un cri puissant : il avait du  
coffre  
! : il était  
fort  
de poitrine, au moins  
six  
mains pour en faire le tour.  
Un cinq  
à sept à  
quatre  
heures de l'après-midi, avec  
deux  
fuites d'eau dans la maison, j'étais véritablement bien allumée pour exécuter un grand  
huit

.  
  
Normal 0 21 false false false FR X-NONE X-NONE /\* Style Definitions \*/  
table.MsoNormalTable {mso-style-name:"Tableau Normal"; mso-tstyle-rowband-size:0;  
mso-tstyle-colband-size:0; mso-style-noshow:yes; mso-style-priority:99; mso-style-parent:"";  
mso-padding-alt:0cm 5.4pt 0cm 5.4pt; mso-para-margin-top:0cm; mso-para-margin-right:0cm;  
mso-para-margin-bottom:8.0pt; mso-para-margin-left:0cm; line-height:107%;  
mso-pagination:widow-orphan; font-size:11.0pt; font-family:"Calibri",sans-serif;  
mso-ascii-font-family:Calibri; mso-ascii-theme-font:minor-latin; mso-hansi-font-family:Calibri;  
mso-hansi-theme-font:minor-latin; mso-bidi-font-family:"Times New Roman";  
mso-bidi-theme-font:minor-bidi; mso-fareast-language:EN-US;}